

L'OEUILLETON

Demain



LES FILMS DE LA SEMAINE
du 11 au 17 novembre 2023
à 19h30
à 20h
à 21h30
à 23h

Children in a movie theatre, 1958 (Wayne Miller)

NUMERO 5
25/11



Maurice Tourneur,
tisseur de rêves, 9h30



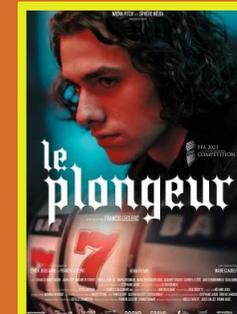
La main du diable, 11h



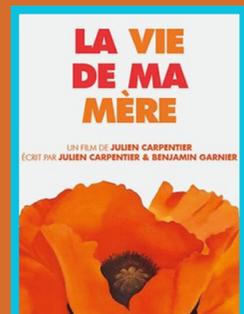
Ma France à moi, 14h



Captives, 15h



Le plongeur, 17h



La vie de ma mère, 18h



Where zébus speak french, 20h

ARCE
Lapérouse
Les Cordeliers

Sommaire

Édito	2
Aujourd'hui	3
Zoom sur l'Animation	4
Critique(s)	5
Zoom sur S.Laudenback et C.Malta	6
Critique(s)	7
Zoom sur Barbet Schroeder	8
Critique(s)	9
Nos partenaires	10
Mots-croisés	11-12
Rencontre avec Lucie Debay	13-14

Édito

Le cinéma est un puissant outil de communication qui influence nos perceptions. Il nous invite à rêver et à réfléchir sur ce qui nous entoure.

C'est d'autant plus vrai pour les jeunes générations, pour qui il joue un rôle dans leur conception du monde et de leurs propres personnalités. Nous avons tous des films marquants qui nous replongent avec nostalgie dans notre jeunesse. Que se soit car ils nous ont fascinés, terrifiés, ou encore car ils nous ont fait découvrir quelque chose de nouveau. Nous nous sommes tous déjà identifiés à un personnage de fiction.

Les films sont le miroir de nos émotions et de nos questionnements les plus profonds. Ces expériences cinématographiques ont façonné notre vision du monde et de nos propres identités. Chaque œuvre mémorable est devenue une partie de notre histoire personnelle, nous rappelant les émotions intenses et les réflexions profondes qu'elle a suscitées.

En permettant à la jeunesse albigeoise de voir des films, que ce soit dans le cadre d'un travail, pour en être les juges, ou bien d'en être les participants, avec la réalisation de court-métrages et l'organisation de stage, les Cellades aident à façonner leur vision et leur imagination.

Au plaisir de vous retrouver dans les salles,
Les étudian.tes de L3 Lettres de Champollion.

Aujourd'hui

Zoom sur l'Animation

La séance
aux
longs courts,
11h



Foudre, 14h



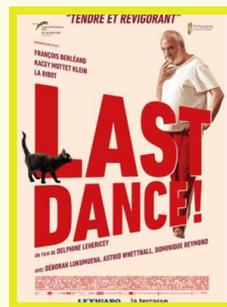
Le milieu de l'horizon,
14h30 - 18h



Amal, 17h



La fille de son père, 18h



Last dance ! 20h



Un silence, 21h

ARCE
Lapérouse
Les Cordeliers

Historiquement, il est possible de voir que l'animation devance le cinéma. Avant l'invention du cinéma, des animateurs avaient une pratique qui consistait à raconter une histoire en plaquant des figurines plates contre des écrans éclairés par des lampes à huile. Et, de façon similaire, les marionnettistes prenaient aussi de l'avance en impulsant des mouvements à leurs personnages par le biais de tiges ou de fils.

Mais en quoi consiste l'animation ? Animer revient à donner l'illusion du mouvement avec une suite d'images fixes, et à les projeter tellement vite afin que l'œil ne perçoive pas séparément chaque phase du mouvement, mais un mouvement continu.

Toutefois le cinéma d'animation est aussi un terme générique pour désigner toutes les techniques d'animations existantes. Ainsi, si les images sont réalisées par des dessins, il s'agit d'un dessin animé. Mais, il y a de nombreuses autres techniques d'animations à base de papier, de poupées, de pâte à modeler, de peinture ou encore, plus récemment, à partir de logiciels générant des pixels puis des images.

De plus, symboliquement, le cinéma d'animation semble interroger le rapport du réel étant donné que l'animation se déroule dans un monde fictionnel dans lequel l'inanimé s'anime. Dès lors, il est possible de penser que le cinéma d'animation, dans le même cas qu'un genre cinématographique non-fictionnel, nous permet de nous interroger sur notre rapport au monde. ? *Linda veut du poulet !* de Chiara Malta permet donc cette analyse du monde en interrogeant notre rapport au deuil par exemple. Il en est de même pour *Mafalda, reviens !* de Lucia Sanchez. *Le personnage* interrogeant tout au long de ses aventures le monde et l'humain.

Critique(s)

Léo de Jim Capobianco



« À la frontière du passé et de l'avenir, là est le présent »

Anatomie, science, mécanique, art, ingénierie, astrologie... tant de thèmes abordés dans ce long métrage d'animation de Jim Capobianco nous transportant de façon poétique et philosophique à travers les astres et nous transmettant la richesse du monde.

Ce long métrage teinté d'humour nous raconte l'histoire de Léonard de Vinci, ses passions, ses aspirations et ses craintes. À travers la technique du stop motion, procédé cinématographique éprouvant de par sa complexité mettant en mouvement de nombreuses images d'objets inanimés, ce film d'animation est accessible à tout public. Mêlant une matière similaire à de l'argile illustrant des faits réels, ainsi que du dessin : symbole des pensées de Léonard, ceci aide le spectateur à mieux comprendre ce qui se passe dans la tête de notre petit artiste.

C'est un film abordant des thèmes matures et complexes, très enrichissant pour les adultes comme pour les enfants, et ce, à différents niveaux de compréhension.

Dans une ambiance de comédie musicale, ce long métrage nous transporte dans un monde enfantin qui peut même rappeler l'univers des Disney, ce qui est donc très plaisant à retrouver puisque cela respecte l'horizon d'attente par rapport au film d'animation.

« L'âme c'est quelque chose que l'on donne, c'est ce qu'on transmet. »

Finalement, une belle morale en est ressortie : la transmission des passions mais surtout, celle de l'âme.

Clémentine et Maëva B

Zoom sur S. Laudenbach et C. Malta

Sébastien Laudenbach et Chiara Malta portent un intérêt commun au sein de leurs œuvres aux sentiments intérieurs, notamment les sentiments difficiles à exprimer, ce qui se retrouve dans ce film. Ils portent aussi un grand intérêt aux souvenirs et à la mémoire – notamment Chiara Malta qui se rapproche du personnage de Linda, avec les souvenirs de sa grand-mère et de la cuisine de celle-ci.

Sébastien Laudenbach est réalisateur de films d'animation et illustrateur. Il est l'auteur de huit courts métrages dont *Des câlins dans les cuisines*, *Journal* ou encore *Daphné ou la belle plante*. *La jeune fille sans mains* est son premier long métrage, en collaboration avec le poète Luc Bénazet pour une collection de films-poésies, recevant le prix du Meilleur long métrage d'animation aux Césars de 2017. De plus, il est enseignant à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs.



Quant à Chiara Malta, elle est diplômée d'études cinématographiques à l'université de Rome. A son arrivée en France, elle fréquente les Ateliers Varan de Paris et découvre le monde du documentaire ; elle écrit notamment *Armando et la politique* en 2008 pour Arte. Depuis 2004, elle développe des courts métrages mêlant images d'archives, animation et prises de vue réelle : comme *J'attends une femme* en 2010 ou *Les yeux du renard* en 2012. *Linda veut du poulet !* est son premier long métrage d'animation.

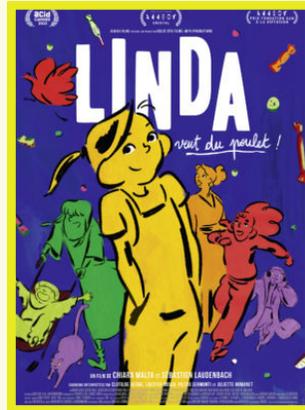
Ange

Critique(s)

Linda veut du poulet de S.Laudenbach et C.Malta

« Toute noire est la nuit où se perd
la mémoire ».

L'oubli et le deuil sont les thèmes principaux de *Linda veut du poulet !*. Linda tente de faire revivre son père décédé dans une bague et dans un poulet aux poivrons, avec la peur de l'oublier à cause du peu de souvenirs qui lui reste de lui. La mère de Linda quant à elle aimerait sûrement partiellement afin de moins souffrir de son absence. Mais la rencontre d'un homme va engendrer un espoir.



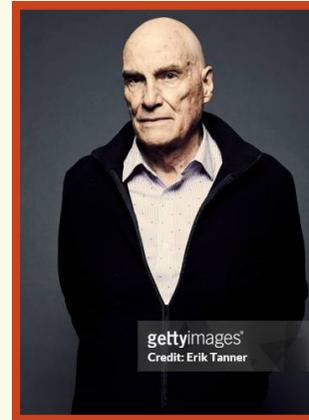
La charte graphique est toute particulière. Le dessin du corps à l'état d'ébauche se veut moindre pour laisser parler les mots, les expressions et les sentiments. Le jaune et la luminosité collent à la peau de Linda. Des couleurs vives pour l'enfance qui se trouve en chacun de nous. Et un carnaval de confettis pour clore ce beau spectacle de sentiments.

Mais l'absurde se mêle à la délicatesse des sentiments. La poursuite d'un poulet à travers la ville, des enfants qui se déshabillent pour faire tomber une poule d'un arbre, une tata qui se découvre super enquêtrice, une révolution des pastèques, ou encore une manifestation pour « du pognon ». Il s'agit aussi de la vie d'une cité où chacun se connaît, où les enfants dirigent la vie sociale et où ils ont les mêmes responsabilités que des adultes : une vie de cité avec ses embûches bien qu'incroyablement heureuse.

C'est une œuvre, pour les grands comme les petits, à déguster sans modération, comme un bon plat, demandons-nous alors : « Et demain, on cuisine quoi ? ».

Ange

Zoom sur Barbet Schroeder



Barbet Schroeder est né en Iran en 1941. C'est en arrivant à Paris qu'il se lance dans une carrière de journaliste. Passionné de cinéma, il s'y intéresse assez tôt en travaillant dans des magazines dédiés à cet art, comme *Les cahiers du cinéma* et *L'air de Paris*. C'est en 1963, qu'il décroche un rôle dans *Les Carabiniers* et par la même occasion, devient l'assistant de Jean-Luc Godard dans ce même film.

Ce passionné ne se contente pas de rester dans le rôle de réalisateur puisqu'il touche à tous les métiers du cinéma tels qu'acteur, scénariste et producteur. Mais c'est derrière sa caméra qu'il passera le plus clair de son temps. De plus, Schroeder ne se contente pas de rester dans les mêmes frontières puisqu'il s'ouvre à de nouveaux pays comme la Nouvelle Guinée, la République Centrafricaine, les Etats-Unis et bien d'autres.

À travers ses œuvres, Schroeder s'approprie des sujets surprenants, marquants et parfois tabous comme avec *Maîtresse*. Mais également touchant, avec un documentaire montrant l'apprentissage de la langue des signes à Koko le gorille.

Le spectateur ne sait pas à quoi s'attendre quand il paye sa place pour aller voir une œuvre de Schroeder, mais ce qui est sûr, c'est qu'il est toujours surpris et envieux d'en débattre une fois la séance terminée.

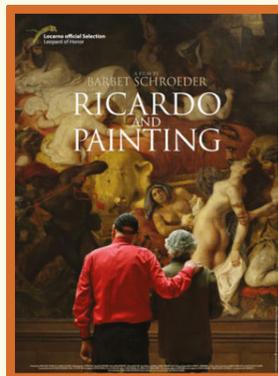
Eléa et Maëva Lj

Critique(s)

Ricardo et la peinture de Barbet Schroeder

Un homme trop petit dans un paysage trop grand.

Des bottes de pluie, une salopette, un chapeau couvert de peinture, sac à dos et chevalet sur son dos voûté, une caisse bleue portée à bout de bras. C'est de cette manière que l'on peut essayer de vous dépeindre le personnage de Ricardo Cavallo. Le documentaire de Barbet Schroeder nous fait pénétrer dans le sanctuaire artistique de ce peintre atypique. Il voue une passion monomaniaque pour le riz, qui est sa seule source d'alimentation depuis son plus jeune âge.

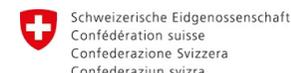


La passion de Ricardo traverse l'écran, nous noie sous un camaïeu de couleur, et grâce à lui toutes nos idées préconçues sur l'art sont chamboulées. Il pose un regard unique, presque enfantin sur ce qui l'entoure, et lorsqu'il parle de la nature, sa toile prend naturellement forme dans notre esprit. Les choix esthétiques du réalisateur montrent le côté technique du documentaire avec des perches dans le champ, des scènes censées être coupées au montage mais toujours présentes et le réalisateur qui discute avec Ricardo. Telle une esquisse, tous ces éléments forment un documentaire qui semble en construction.

Ricardo Cavallo est un Artiste avec un A majuscule, généreux, qui dans sa volonté de transmettre, a ouvert une école pour faire participer les petits de son village.

“La peinture sert à saisir des fragments de beauté qu'on ne verrait pas autrement.”.

Les partenaires



Consulat général de Suisse à Marseille



Mots-croisés

Horizontal

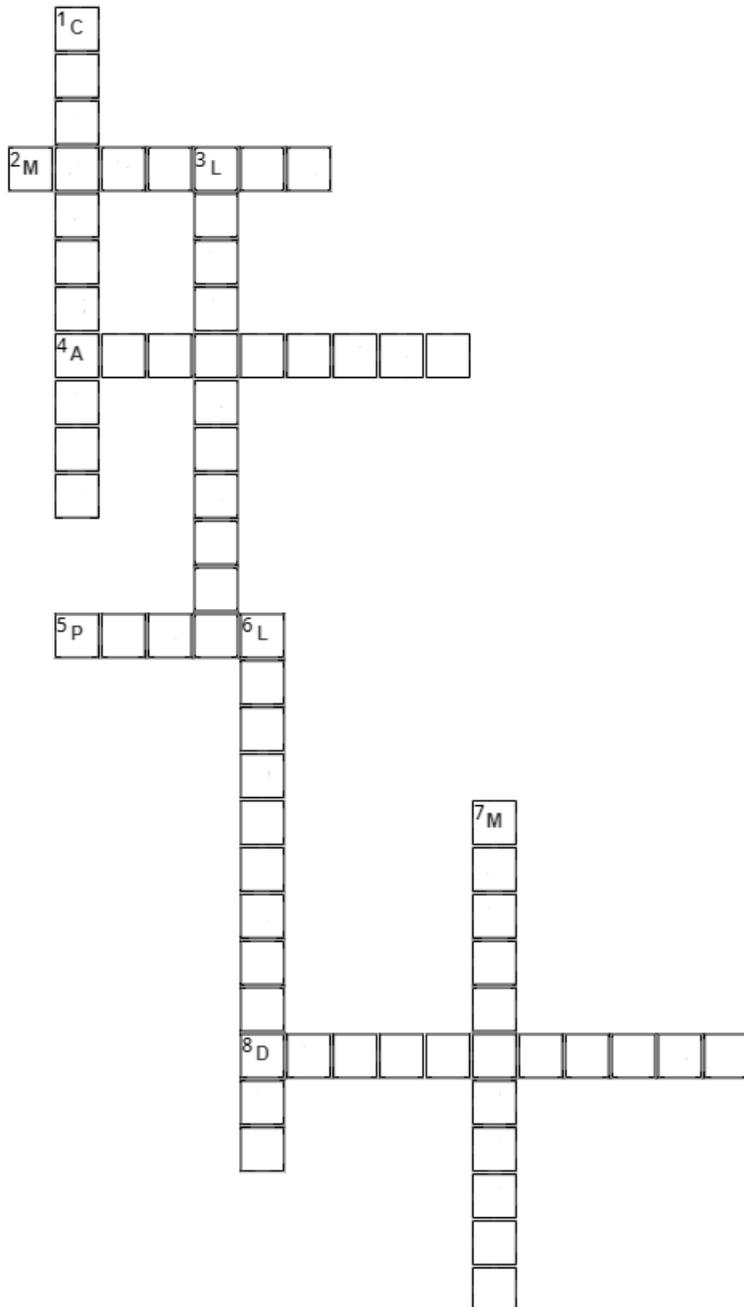
2. Personnage mis en scène par Lucia Sanchez.
4. Comment nomme-t-on une personne qui fait de l'animation ?
5. Matériel généré par des logiciels et permettant un nouveau genre d'animation.
8. Animation réalisée à partir de dessins.

Vertical

1. Réalisatrice de *Linda veut du poulet !*
3. Animation dite longue.
6. Le nom du festival.
7. Poupée mise en mouvement avec des ficelles.

Tips : Si besoin, les réponses se trouvent toutes dans le zoom sur l'animation.

Ange



Rencontre avec Lucie Debay

Qu'est-ce qui vous a mené vers le métier d'actrice ?

J'ai eu plusieurs expériences avec le cinéma plus jeune et on m'a encouragé à jouer. Je me suis vraiment décidée à faire un conservatoire et ça m'a vraiment pris. Mais je trouvais ça difficile de faire un métier où j'ose et où les gens vont s'intéresser à moi.

Comment considérez-vous *Augure* pour votre carrière ?

Ces dernières années, je me suis retrouvée sur des expériences de cinéma où je me retrouvais vraiment parce qu'il y avait des cinéastes qui posaient leur vision. Là en y allant, je ne savais pas vraiment ce que ça allait être. Parfois, il y a des scénarios complètement cadrés où on comprend tout. Alors que là, y avait quelque chose dans le fait de ne pas savoir qui m'excitait énormément.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler dans *Augure* et *Syndrome des amours passées* ?

Dans *Augure*, mon personnage accompagne à Kinshasa l'homme qu'elle aime dans sa famille. Elle découvre d'où il vient et apprend beaucoup de choses sur lui. J'ai un rôle où j'ai l'impression d'être en réception. Avec *Syndrome*, c'est très différent. C'était la deuxième fois où je travaillais avec les réalisateurs. On a approfondi le film peu à peu et je n'avais pas l'impression de devoir rentrer dans un rôle. Ce n'était pas inspiré de ma vie mais y avait des moments où je venais vraiment avec ce que j'étais.

Rencontre avec Lucie Debay

Comment s'est passée votre immersion dans les films ?

Pour *Augure*, je suis arrivée assez tard sur le projet et je connaissais un peu l'univers du réalisateur mais on n'avait jamais travaillé ensemble. J'ai été propulsé là-bas à Kinshasa et dans son univers.

Pour *Le Syndrome*, ça s'était passé extraordinairement bien, ce sont des amis proches donc c'est complètement différent. Ce qui est fou, c'est qu'il y a du y avoir dix à quinze jours entre ses deux expériences. Je suis rentré du Congo et puis je me suis retrouvé à faire ce film-là, à côté de chez moi.

Avez-vous rencontré des difficultés durant les tournages ?

Il y a eu pas mal de difficultés sur *Augure* car l'équipe devait faire preuve de flexibilité à cause de changements permanents. Comme j'étais simplement actrice, j'étais protégée des pressions que subissent les autres. Pour *Syndrome*, la difficulté venait de l'improvisation. Il y a un espèce de vertige, car on se sait jamais comment ça va se passer et comment réagir face à la façon de jouer des acteurs. En fait, je me rends compte que dans les films dans lesquels j'ai tourné, l'accident permet de faire en sorte que des choses incroyables se passent et j'adore ça. Donc le fait qu'il se passe toujours des trucs imprévus me rendait euphorique.